

Prochains rendez-vous

MER 27 (20h30), JEU 28 (19h30), VEN 29 (20h30) JANVIER / Grand théâtre

Jules et Marcel d'après la correspondance de Raimu et Pagnol
avec Philippe Caubère et Michel Galabru

VEN 29 JANVIER / 18h / Le Quartz

Conférence de Martine Lerude (psychiatre et psychanalyste)

La jouissance à tout bout de chant : qu'il s'agisse de la jouissance
ou des jouissances, savons-nous encore de quoi nous parlons ?

LUN 1^{er} FÉVRIER / 20h30 / Grand théâtre

Katia Guerreiro Fado

et aussi

JUSQU'AU SAM 13 FÉVRIER / Galerie du Quartz

Richard Pak Pursuit

exposition proposée par le Centre Atlantique de la Photographie

Le Café des Artistes vous accueille une heure avant le début du spectacle
mais également après la représentation. Un moment de convivialité autour
d'un verre ou d'une restauration légère...

Le Quartz - Scène nationale de Brest
est subventionné par



Le Club d'Entreprises du Quartz
Merci aux entreprises qui soutiennent le projet artistique
et l'action culturelle du Quartz de Brest

**Crédit Mutuel
de Bretagne**

Partenaire du Quartz de Brest
dans le cadre de sa politique de mécénat

Librairie Dialogues / CBS Outdoor
Cloître Imprimeurs
Air France / Bibus / Renault Brest
Armor Lux / SDMO Industries

Le Quartz - Scène nationale de Brest
Square Beethoven - 60 rue du Château - 29200 Brest
Email lequartz@lequartz.com

Réservations www.lequartz.com - 02 98 33 70 70



imprimé par agn (02 98 30 53 00) sur papier recyclé

AFRICA UMOJA

UN JOUR, L'AFRIQUE DU SUD...

créatrice, conception des décors et des costumes **Thembi Nyandeni**
créatrice, chorégraphe **Todd Twala**

durée 2h20 entracte compris

mardi 19 et mercredi 20 (20h30), jeudi 21 (19h30),
vendredi 22 et samedi 23 (14h30 et 20h30) janvier 2010
Grand théâtre

LE QUARTZ
BREST SCÈNE NATIONALE

AFRICA UMOJA

créatrice, conception des décors et des costumes **Thembi Nyandeni**
créatrice, chorégraphe **Todd Twala**

danseuses, chanteuses

Kenalemang Angelinah Kolodi, Mpho Bridgette Molefi, Sindisiwe Jacqueline Khumalo, Slindile Charmaine Mdlalose, Xolisite Dlamini, Nokuthula Phiri, Nomasonto Penelope Zwane, Lindiwe Valeria Ntuli, Mandisa Khumalo, Nonhle Beauty Sylvester, Monica Mukelisiwe Goba, Nthombizethu Princess Joyisa

danseurs, chanteurs

Lehlohonolo Imatage Moekoa, Isaac Mbuyiselo Dhlamini, Patrick Mandla Ngwenya, Leroy Thabiso Nhlanhla Madlala, Charles Langa, Tshipo Philimon Motloung, Wandile Nicholas Dlamini, Thabani Philani Buthelezi, Sbhongiseni Gordon Mnguni, Nteto Jim Dinga, Mxegeni Enock Hlatywayo, Nkululeko Freedom Molefe, Sidwell Sandile Sithebe, Jabu Johannes Tshabalala

musiciens

Sizwe Ian Mthimkhulu, Sandile Lawrence Dhlamini, Joseph Noah Mashilo, Justin Ndhlovu, Sthembiso Keith Mashiane

narrateur

Penuel Bhekizitha Ndaba (surnommé Hope)

producteur **Joe Theron**
management **Thomas Richards**
tour manager **Enock Mxegeni Hlatywayo**
production France et pays francophones **Cityprod**
en accord avec **Sting Music**

concepteur lumières **Norbert Scholivet**
direction technique **Gildas Percevault**
régie générale **Cédric Poulicard**
ingénieur son façade **Olivier Fallavier**
ingénieur son retour **Emmanuel Jeande**
régisseur lumières **Yves Gauchard**
régisseur général **Cédric Poulicard**

photographe **Éric Simon**
communication **Katia Barreau**
vidéo **Mission vidéo**
son et lumières **MPM**
relations presse **Bureau de Sylvie Desnouveaux**

En tournée triomphale dans le monde entier, le spectacle musical *Africa Umoja* - trente-deux artistes, danseurs, chanteurs et musiciens, tous issus des ghettos de Johannesburg - s'installe pour une semaine sur la grande scène du Quartz.

Musique zoulou des villages tribaux, jazz et rock dans les bars clandestins, gumboot des mineurs, engouement pour le gospel dans les années 70, ou encore le kwaito, premier courant musical des populations affranchies... *Africa Umoja* (Umoja signifie "ensemble" en zoulou) est une fresque retraçant l'histoire de l'Afrique du Sud et de l'Apartheid à travers ses chants et ses danses.

Déroulé du spectacle

Acte I

Les tambours d'Afrique

Le rideau se lève au son des puissants tambours d'Afrique. Guerre, naissance, mariage, mort, festivités, initiations... le tonnerre des tambours rythmait toutes les cérémonies. Les percussions font partie intégrante du rythme de l'Afrique dans la vie quotidienne et spirituelle. Les femmes du village tribal arrivent sur scène en chantant *Hobe*, une chanson traditionnelle Zulu qui proclame leur bonheur et leur sérénité. Puis des hommes les rejoignent en chantant en Xhosa (l'une des 11 langues officielles de l'Afrique du Sud) *Bawo Tixo Somandla*, prière faite à Dieu pour les épargner de la souffrance...

Les compétitions de jeunes talents au YMCA de Durban au début des années 50

À l'aube des années 50, alors que l'Apartheid est instauré par les anglophones et les afrikaners, les populations rurales migrent vers les grandes villes : Cape Town, Johannesburg (Egoli), Durban... et de la rencontre entre les voix noires et les instruments des blancs naquit une nouvelle musique. Durban, deuxième plus grande ville d'Afrique du Sud était connue pour ses compétitions de chant au YMCA, où les concurrents pleins de talents rivalisaient dans une ambiance toujours survoltée pour remporter "le grand prix" : une radio avec des piles !

Dans les rues d'Egoli au début des années 60

Egoli est le nom Zulu pour Johannesburg, il signifie "La ville d'or". Les hommes des villages cherchaient tous à s'y rendre afin de gagner l'argent pour nourrir leur famille qui n'avait pas le droit de les accompagner. En plein Apartheid, les Noirs devaient systématiquement être munis de leur dompas, un laissez-passer, un permis spécial de voyage et de travail, indispensable pour éviter de se faire arrêter dans la rue.

Un Shebeen, bar clandestin de Sophiatown

Sophiatown, le "Chicago" de l'Afrique du Sud, était une communauté pleine de vie qui vit proliférer journaliers, musiciens, politiciens mais aussi gangsters et trafiquants. En voulant rejeter la société blanche de l'apartheid, les résidents de Sophiatown adoptèrent la culture américaine reflétée dans les films qu'ils voyaient dans leurs deux cinémas locaux. Les hommes portaient des costumes croisés avec des chaussures noires et blanches tapageuses, tandis que les femmes portaient des jupes froncées, des chaussures à talons et des gants. Les shebeens étaient des débits de boissons non autorisés ; le mot est tiré du mot irlandais "Shibeau". Quand les lois gouvernementales interdirent aux noirs sud-africains de se rassembler socialement, ceux-ci décidèrent de le faire en secret dans les shebeens. Ces endroits retirés, tenus par des femmes fortes appelées les reines des Shebeens, étaient le foyer de la plupart des nouveaux styles urbains de musique et de danse africaine qui se développèrent dans les années 40 et 50...

Acte II

Les danseurs de Gumboot dans les mines

Les mineurs travaillaient 16 heures par jour pour un salaire de misère dans des conditions déplorables à 11 000 pieds sous terre. *Gumboot Dancing*, la danse des bottes en caoutchouc, incarne l'esprit des mineurs de l'époque. Enchaînés à leur poste et travaillant dans le noir quasi-total avec de l'eau jusqu'aux genoux, les mineurs n'avaient pas le droit de parler. Ainsi, ils développèrent un code qui leur permettait de communiquer en frappant leurs bottes, leurs chaînes et l'eau. Cette chorégraphie complexe se développa et devint également un divertissement car dansée aussi le soir après le travail.

Les tin can girls

Les populations affluant massivement de toutes parts, et les mœurs changeant, plane de plus en plus le spectre du Sida. Des lycéennes aux jupes plissées surgissent sur scène. Elles dansent, chantent et jouent des percussions à l'aide de cannettes de soda. Avec *Vuka Vuka*, chanson en Zulu sur le virus H.I.V., elles veulent que la population prenne conscience de la pandémie.

L'explosion du Gospel en Afrique du Sud au début des années 70

Les racines du gospel africain remontent à plusieurs siècles, et furent influencées par les hymnes venus d'Europe mais surtout d'Amérique. Des hymnes occidentaux ont été mélangés avec les cultures locales pour créer une musique gospel ancrée dans une esthétique africaine unique dans sa musicalité. La moitié de la population sud-africaine est chrétienne ; la musique gospel s'élevait chaque dimanche dans les quelque 4500 églises du pays, formidable vecteur d'expression de la foi et la croyance des paroissiens.

La chorale Gospel d'*Africa Umoja* chante *Amajuba*, puis un medley de *It Is Well*, *Jehova Thel'Umoja*, *Come Holy Spirit*, *Ngimile Ejolidane*, *Singaphesheya* et *Bawelile*. Puis les chœurs entonnent *I Have a Dream*, chanson écrite par le compositeur français Alan Simon spécialement pour ce spectacle. Selon la chronologie du spectacle, elle coïncide avec la lutte de Martin Luther King aux États-Unis et l'hégémonie de l'Apartheid en Afrique du Sud.

À l'aube du XXI^e siècle, le kwaito fait fureur en Afrique du Sud

Au début des années 90 naît le *kwaito*, premier style musical post-apartheid à être apparu dans les townships d'Afrique du Sud : paroles funky osées, mélange de plusieurs dialectes et d'argot, le tout posé sur un mix de musique hip-hop, R&B et house... En ajoutant un style vestimentaire et des chorégraphies uniques en leur genre, on comprend pourquoi le *kwaito* est devenu un véritable symbole pour les jeunes noirs sud-africains.

Plus d'infos : www.umojalespectacle.com

Revue de presse

« Ils dansent comme des démons, chantent comme des anges et jouent du tambour comme des magiciens possédés. » *The Daily Telegraph*

« Umoja est plein d'entrain et exubérant, la joie que la troupe transmet est contagieuse. » *The Australian*

« Un magnifique voyage dans la variété des musiques du continent noir... Costumes multicolores, beauté des chants a capella, énergie des chorégraphies communiquent au public une joie de vivre, avec quelle envie et quel plaisir ! » *Berliner Zeitung*

« C'est un concentré de force et de joie, une comédie musicale d'une qualité vocale époustouflante. » *Le Monde*